

ETC



À propos d'une peinture des années 60 à aujourd'hui

Gilles Daigneault

Volume 1, numéro 4, été 1988

L'actualité critique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/961ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

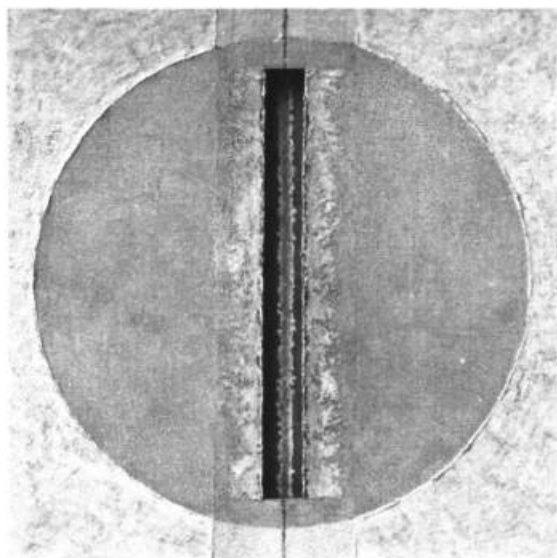
1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daigneault, G. (1988). Compte rendu de [À propos d'une peinture des années 60 à aujourd'hui]. *ETC*, 1(4), 36–38.

À propos d'une peinture des années 60 à aujourd'hui



James Guitet, *Suite Çakti*, 1985. Un de sept tableaux; 30 x 30 cm

36

James Guitet à la Galerie du l'UQAM et chez John A. Schweitzer, du 3 mars au 3 avril — La critique Monique Brunet-Weinmann est fidèle à ses amitiés et à ses admirations, et les artistes qui en sont l'objet se voient gratifiés, quand les circonstances s'y prêtent, d'un livre et ou d'une exposition.

Les retournements du vent étant aussi capricieux qu'éphémères, la critique ne s'attache pas qu'aux artistes qui ont le vent en poupe; ce serait plutôt le contraire comme en témoigne son intérêt soutenu, au cours des dernières années, pour les œuvres de Louise Gadbois, Louis Jaque ou encore James Guitet dont elle proposait récemment une importante sélection de travaux — 69 munéros parmi lesquels des œuvres sérielles et des polyptyques — que la Galerie de l'UQAM avait peine à contenir. C'est que l'écriture picturale de Guitet est très chargée symboliquement et qu'elle dynamise l'espace entre les tableaux; or, la conservateur a agi comme si elle avait horreur du vide...

Cela dit, le corpus choisi rendait parfaitement compte des dix dernières années d'activité du peintre, soit à peine le quart d'une aventure qui, suite à une maturité précoce, a connu une lente et fructueuse transformation, passant naturellement du paysagisme sans paysage au «religieux sans religion» (selon l'expression de Guitet), d'un art païen (ou, mieux, tellurique) à un art *sacré*, au sens le plus large du mot.

Par ailleurs, Guitet se définit volontiers comme «un prédateur en art»: «Je prends où je peux, où je veux. Je brouille les cartes...» Mais il s'agit toujours de prédation hautement sélective et de brouillage très

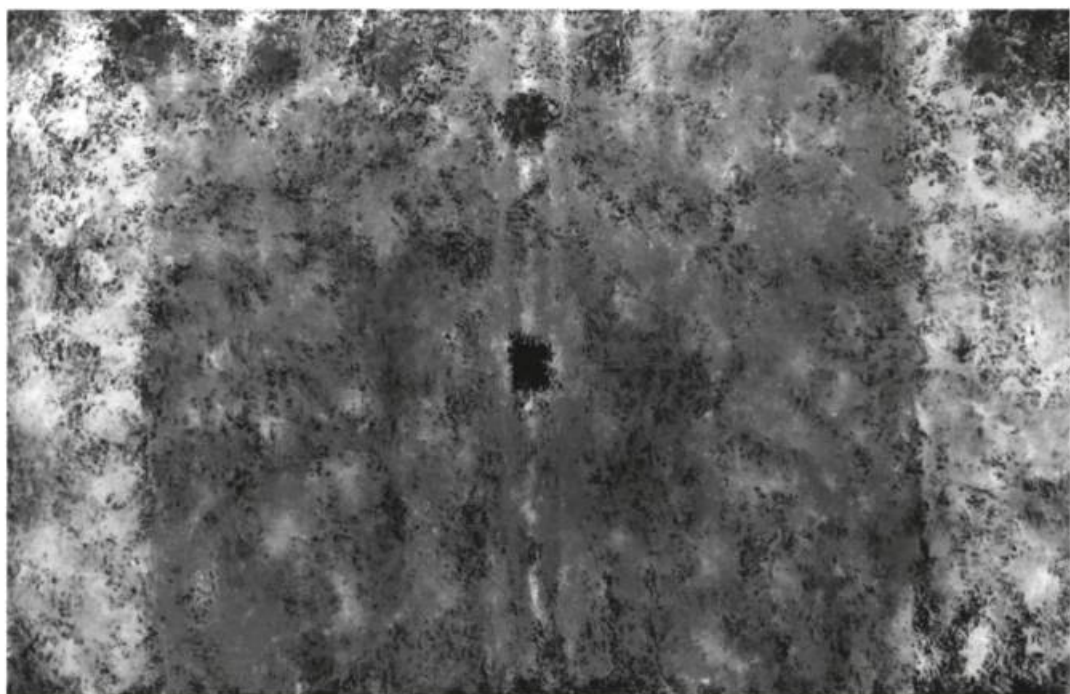
conscient des besoins et des exigences de sa propre peinture. De ce point de vue, il était intéressant de voir comment le dernier Guitet avait bien digéré le meilleur de quelques mouvements américains et européens — pendant que sa pensée, tout aussi alerte, écumait des philosophies souvent contradictoires — avant d'architecturer ses nouvelles rêveries de la matière. Chez John A. Schweitzer, celles-ci étaient miniaturisées et la justesse musicale de leur accrochage retrouvait la magie des inépuisables architectures des fameux «livres blancs» de l'artiste.

...

À propos d'une peinture des années soixante, au Musée d'art contemporain de Montréal, du 24 février au 22 mai — Quant à faire un accrochage de la collection permanente du MAC, aussi bien en profiter pour suggérer des éléments de réflexion sur l'avènement de notre modernité en créant des ensembles significatifs; et, de préférence, inédits.

Aussi faut-il saluer l'idée de réunir dans une même salle une quarantaine de travaux de Paterson Ewen, Charles Gagnon, Yves Gaucher, Jacques Hurtubise et Jean McEwen, datant principalement de la première moitié des années 60 et rappelant les débuts passablement mouvementés de ces cinq aventures «post-automatistes» et «post-plasticiennes.»

Même limité par les ressources de la Collection, l'accrochage arrivait à proposer des chassés-croisés d'influences entre les écritures picturales de ces cinq *lone rangers* qui ont diversement lu — et réinterprété! — la peinture américaine, notamment leur passage



Jean McEwen, *Fenêtre dans le rouge*, 1962. Huile sur toile;
190 x 292 cm. Collection et photo : Musée d'art contemporain de
Montréal



Charles Gagnon, *Field*, 1961. Huile sur toile; 96,6 x 121 cm.
Collection et photo : Musée d'art contemporain de Montréal



Paterson Ewen, *Sans titre*, 1963. Huile sur toile; 126 x 140,8 cm.
Collection et photo : Musée d'art contemporain de Montréal

38

commun à (ou, plus souvent, par) la géométrie et leur flirt avec la composition *all-over*. Parmi les croisements savoureux de l'exposition, il faut absolument signaler le voisinage de deux œuvres tardives : *Nuit à ma jolie*, de 1967, de McEwen et *Enquête n° 2*, de 1968, de Gagnon.

D'autre part, le MAC avait eu l'heureuse idée



Ilana Isehayek, *Sans titre*, 1988. Huile sur papier; 244 x 172 cm.
Photo : Richard-Max Tremblay

d'accrocher autour de l'escalier de grandes toiles récentes de Gagnon, Gaucher et Hurtubise, histoire de montrer avec quelle cohérence l'aventure s'est poursuivie dans ces cas-là. Il y manquait bien sûr un grand Ewen, cet artiste majeur qui est ici le plus méconnu de l'accrochage et qui demeure le plus difficile à cerner en quelques toiles, comme en quelques lignes...

On quittait le MAC en s'étonnant du fait qu'aucun de ces artistes — dont le principal tort est d'être resté en marge de nos deux (ou trois) grands courants «historiques» — n'ait encore reçu le prix Borduas. En même temps, on se disait que leur «marginalité» était bien relative en regard de toutes les pratiques plus ou moins *underground* qui avaient marqué le milieu de l'art montréalais entre le début de la Révolution tranquille et Expo 67.

Mais pour rendre compte convenablement de ces phénomènes, il aurait fallu d'autres moyens, peut-être même un autre musée...

...

Ilana Isehayek chez J. Yahouda Meir, du 24 février au 19 mars — Un mot trop rapide pour souligner le virage heureux — et courageux! (on pourrait en dire autant de Raymond Lavoie) — de cette jeune artiste qui a cessé de (se) raconter des histoires pour ne peindre que des fragments ou des effets de récits qui ne se prêtent plus qu'à des lectures... picturales.

Ici, le passage de l'acrylique à l'huile aura été déterminant dans la transformation d'une peinture qui n'aura conservé que l'énergie de son ancienne manière... et qu'on ne pourra plus aimer «pour de mauvaises raisons». Chose certaine, on n'a jamais eu autant envie de connaître la suite de la *vraie* histoire d'Isehayek.

Gilles Daigneault